

# Représenter la guerre d'Algérie

Alexis Jenni

(Écrivain, il vient de publier *Féroces infirmes* chez Gallimard, roman amplement situé dans le cadre de la Guerre d'Algérie, mais traitant aussi de la question de la violence politique d'extrême droite, du rapatriement des Pieds-noirs, et de l'urbanisme. Il a obtenu en 2011 le prix Goncourt pour *L'Art français de la guerre*, premier roman déjà publié chez Gallimard et questionnant également les guerres de décolonisation).

**Mots clés :** Guerre d'Algérie, Représentations, Mémoires.

On écrit toujours sur une impossibilité à dire. La littérature sert à ça, à écrire quand même quand on croit ne pas pouvoir s'en sortir avec des mots simples, quand on est confronté à une histoire impossible à raconter directement ; c'est un travail, au sens physique du terme, c'est-à-dire l'énergie nécessaire pour déplacer un objet lourd, pour déplacer l'impossibilité, pour enfin y voir clair. Et question impossibilité, avec l'Algérie on est servi : c'est un chaos mémoriel et narratif, déjà dès le début en 1830, et a fortiori pendant la guerre de 1954 à 1962, sans parler d'après... Nous en resterons à la guerre, bien qu'elle soit un écran qui cache quelque chose d'encore plus difficile à raconter, qui est le fait colonial.

La guerre, on aime la raconter parce que ça a l'air facile : on se bat, il y a des ennemis, il y a un début et une fin, un gagnant et un perdant, on devrait y arriver. Même si dans le cas qui nous occupe, aucune de ces caractéristiques ne soit très nette :

amis/ennemis, début/fin, gagnant/perdant, tout est discutable en Algérie, car rien n'est clair dans cette affaire, le choix du moindre mot est déjà une interprétation. « Guerre » par exemple : le mot paraît évident, et on reprend sans se lasser cette longue obstination de l'État français à parler des « événements d'Algérie » jusqu'en 1999, où le parlement très officiellement décide que l'on doit parler de guerre. On y voit comme un symptôme, un déni, et on répète encore l'anecdote, on ricane de l'aveuglement officiel. Mais qu'est-ce qu'une guerre ? D'après le Robert, « une lutte armée entre groupes sociaux, et spécialement entre États », la majuscule étant du dictionnaire. Donc si l'on considère qu'il s'agit de violences ayant lieu dans des départements français, position du gouvernement français, on parle légitimement d'événements ; si l'on considère qu'il s'agit d'un affrontement entre la nation algérienne occupée et son occupant, position du Front de libération nationale (FLN), on parle légitimement de guerre. Passer officiellement de l'un à l'autre consiste donc à passer d'une interprétation à l'autre, actant définitivement la légitimité de la seule position du FLN, qui d'ailleurs parle de guerre de libération nationale, en excluant toutes les autres interprétations. Au vu de l'intrication des différents acteurs, parler de guerre civile d'Algérie ne serait pas absurde.

Et puis pour parler de cette guerre, faudrait-il encore s'en souvenir. Ce n'est pas que l'on ait oublié quoique ce soit, que l'on taise quoi que ce soit, au contraire, on sait tout, on regorge de faits, pas grand-chose d'essentiel n'est caché, mais on peine à en faire une histoire, on peine au point de ne plus y arriver, et finalement de se taire, gêné ; ou fâché.

Cette difficulté à raconter, ce n'est pas un défaut de mémoire, puisque des mémoires il y en a trop, chacune cohérente et toutes incompatibles. Il n'y a que La Bataille d'Alger, le film de Pontecorvo, qui trouve ça simple. Ce film, qui fut écrit en collaboration avec Yacef Saadi, qui dirigea la véritable bataille d'Alger dans les rangs du FLN, est passé si souvent à la télévision algérienne que l'on peut considérer que tous les Algériens l'ont vu au moins une fois dans leur vie, et que ce film constitue la mémoire de la guerre d'Algérie, enfin de la guerre de libération nationale, dans sa version algérienne officielle.

L'argument du film est simple : le FLN issu du peuple se bat héroïquement contre les ingénieurs de guerre de l'armée française, les parachutistes méthodiques du général

Massu qui par l'utilisation de techniques de renseignement qui comprennent la torture, détruisent peu à peu les réseaux FLN d'Alger. La bataille est perdue pour le FLN, mais à la fin la guerre se gagne parce que le peuple est toujours là. Au passage, on voit les mauvais Algériens, racaille de la Casbah, se faire liquider, et les Pieds-noirs racistes, lâches et violents, se rassembler en meute pour lyncher des gamins et des vieillards, qu'ils s'en aillent ceux-là, bien fait pour eux, pendant que dans leur dos se conclut la paix des braves entre les chefs de l'armée du peuple et le commandement unifié de l'armée française.

Ceci est une mémoire très narrative, très cohérente, où tout est faux à force de renforcer d'un côté, de flouter de l'autre, d'oublier des choses et d'en réinventer d'autres. Ne pourrait-on pas corriger ça ? Intégrer tout, faire avec toutes les mémoires une seule histoire ? Là est le problème, les mémoires ne se recouvrent pas, ne se rencontrent pas, se nient les unes les autres. Si on les considérait toutes ensemble cela ressemblerait à cette forme mathématique que l'on appelle un hypercube. C'est-à-dire un objet en quatre dimensions, sachant que le cube classique n'en comprend que trois. L'hypercube est un objet impossible à représenter tel qu'il devrait être puisque l'espace ne compte autour de nous que trois dimensions, on ne peut qu'en donner une idée par des projections dans cet espace, un peu comme le cube classique à trois dimensions peut être dessiné sur un plan qui lui n'a que deux dimensions. Et comme il y a une douzaine de mémoires différentes, la guerre d'Algérie peut se penser comme un hyper-hyper-hypercube, forme impossible à penser qui sort complètement de l'entendement humain.

Une douzaine de mémoires, je n'exagère pas un peu ? Il faut dépasser Pontecorvo. Les Algériens c'est le FLN, évidemment qu'il existe, mais aussi le MNA, la bourgeoisie urbaine réformiste dont Fehrat Abbas était l'émanation, les harkis, terme qui regroupe plusieurs sous-catégories, les kabyles et les Algériens de France. Côté pied-noir, il y a ceux de l'OAS, ceux qui ne se sont mêlés de rien, les juifs, ceux qui sont restés dans l'Algérie indépendante, et même le petit parti communiste algérien. Côté français, il y a les paras bien sûrs, mais aussi les appelés, les putschistes, les politiques, les indifférents, les pour et les contre l'indépendance, les pour et les contre l'Algérie française, ce qui ne se recouvrent pas exactement d'ailleurs. En regardant plus finement, on trouverait encore d'autres catégories, toutes munies d'une

mémoire ; demandez à chacun de vous raconter la guerre, vous aurez autant d'histoires différentes que de conteurs, on pourrait croire qu'il ne s'agit pas de la même chose. Pourtant si : un événement a bien eut lieu, en certains lieux et pendant une certaine période, un ensemble d'événements, ou bien une guerre, mais comment la raconter clairement, sans rien oublier ?

Que vient faire la littérature dans ce capharnaüm ? Son travail. Son travail de déplacement et de mise au clair, un travail de dépliement de l'hypercube sur l'espace linéaire d'un récit, parce que oui, un roman si foisonnant soit-il ne se lit que dans le sens obligé de lecture, dans la dimension unique d'une ligne, ligne après ligne, du début à la fin. On peut imaginer des ruses, tresser plusieurs fils, écrire un roman à douze voix autour du même fait, vu de douze points de vue différents. On pourrait, ce serait un art de la fugue nécessitant un esprit musical exceptionnel, un monument de complexité, difficile à écrire, difficile à lire. Mais ça ne comblerait pas l'attente de ceux qui vivent dans une mémoire particulière, puisque par définition la mémoire historique ne connaît pas d'extérieur, on est à l'intérieur et on souhaiterait un unique point de vue, la cohérence de soi étant à ce prix.

Comment faire l'histoire de ce sac de nœuds à la géométrie improbable ? Un des topos majeurs des récits de la guerre d'Algérie est la trahison, l'alliance déçue. Entre la douzaine de belligérants qui se confrontèrent durant toutes ces années, il y eut des alliances, il y eut des renversements d'alliances, il y eut des trahisons, et le résultat en était le massacre.

C'est le thème de ce film très épuré de Philippe Faucon, *La trahison* justement. Dans un poste isolé de l'armée française, un sous-lieutenant s'interroge : les quatre appelés du contingent de souche nord-africaine qui font partie de la garnison, sont-ils fidèles, ou bien vont-ils trahir ? Vont-ils ouvrir les portes la nuit aux moudjahidines pour que toute la garnison soit égorgée pendant son sommeil ? Il se lie avec l'un d'eux, en d'autres temps et en d'autres lieux ils seraient amis, mais autour d'eux la mort rôde. On pense alors au titre : de quelle trahison s'agit-il ? Si c'est celle du harki, ce n'est que du suspense. Mais peut-être non, peut-être le singulier est-il générique, peut-être est-ce une double trahison dont il est question, celle du harki trahissant l'armée française, mais aussi celle du lieutenant trahissant son interprète, le livrant préventivement aux services de renseignement dont on sait qu'il ne reviendra pas, et

c'est alors une tragédie. Une tension terrible habite tout le film. Il n'y a pas de bonne solution, il faut que quelqu'un meurt, c'est le principe de cette guerre.

Le lieutenant a ses raisons, le harki a ses raisons, dans cette guerre tout le monde a ses raisons, elles sont toutes bonnes et c'est ce qui est tragique, c'est ce qui produit une sidération inquiète, et empêche de bien raconter l'histoire.

Une des façons de trancher le problème, de résoudre cette impossibilité à raconter, est de désigner l'un des adversaires comme fou, et ça soulage aussitôt. Quand on déclare l'ennemi inhumain, tout se dénoue facilement, cela devient une guerre classique où l'ami combat l'ennemi, on sait où on est, ce qu'on fait, qui on est. Et selon celui qui raconte, le fou changera, ce sera, au choix : le parachutiste brutal et tortionnaire, le légionnaire violent et raciste, l'arabe fourbe et égorgé, le moudjahidine implacable et cruel, l'appelé mollasson et incompetent, le pied-noir méprisant et avide, tout le monde connaît ces récits idéologiques où un personnage est sacrifié pour que le récit ait lieu. Choisir l'un ou l'autre des protagonistes comme inhumain sera aussi un choix politique : selon celui désigné comme intrinsèquement violent, on sera Algérie française, Nostalgie, ou Indépendance. On comprend que le racisme, si intense pendant et surtout après la guerre, soit une solution psychique pour s'y retrouver, dans ce récit impossible.

Pour revenir à La bataille d'Alger, la simplification du conflit à deux adversaires honorables permet la résolution du problème politique que pose ce paradoxe d'une guerre de libération dans des départements français : le peuple opprimé se soulève, la France occupante se retire, les Pieds-noirs n'ont pas droit à l'existence et sont éliminés : la nation algérienne est justifiée dans son existence.

Représenter honnêtement la complexité de cette guerre, ce serait donner place aux raisons de chacun, même si elles sont incompatibles, surtout si elles sont incompatibles. C'est un prodigieux travail, et sans doute pour l'instant seul le roman est-il capable de l'accomplir, ou du moins de le tenter.

Pour conclure, on peut signaler cette façon très étrange de résoudre le paradoxe algérien, par l'uchronie heureuse. Rêves de gloire, de Roland Wagner, est un roman de science-fiction, qui décrit une histoire alternative. Il imagine qu'il y a eu, comme le rêvaient certains Pied-noirs et certains officiers proches de l'OAS, partition de

l'Algérie : Oran et Alger restent l'Algérie française, le reste devient l'Algérie algérienne, et il y a échange de populations pour tout homogénéiser. Mais tout le roman tourne autour de la musique. Roland Wagner est Pied-noir, rapatrié, il a probablement grandi dans la nostalgie, et il est par ailleurs musicien, passionné de musique pop/rock des années 60/70. Alors il imagine une Algérie encore française, paisible et calmée, il imagine que Woodstock s'est déroulé à Biarritz, que la Casbah est devenue un San Francisco peuplé d'artistes et de hippies, que toute l'ébullition musicale et sociétale de la Californie des années 60 a eu lieu là, dans la Méditerranée francophone. Ce livre étonnant produit un sentiment de mélancolie heureuse, où tout est changé et sauvé, comme si l'inextricable nœud algérien ne pouvait être dépassé et dissout quand dans un rêve psychédélique fleurant bon la ganja et le patchouli. Mais il faut bien ça, tellement c'est dur, de raconter la guerre d'Algérie.